Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 13 (1937-1938)

Heft: 3

Artikel: Comment l'on envisage certaines questions militaires à l'étranger

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-704029

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Unvermögen, moderne Kriegswaffen oder Kriegsmaschinen zu beherrschen, sich zu verschaffen oder gar sie nur zu verstehen in ihrer Wirkung und Bedeutung, mit der bekannten Phrase bemäntelt wird: « Der ‚Geist' ist die Hauptsache. » *Der Geist nützt gar nichts, wenn der Feind die schwerere Keule hat.* In England lagen die Dinge insofern etwas besser als vielleicht in Deutschland, als hier bei der Kriegsrüstung der Armee im Verlaufe des Weltkrieges sogenannte « zivilistische » Einflüsse, d. h. der Einfluß von Technikern und technischen Sachverständigen aus der Privatindustrie nicht ganz wirkungslos blieben. Mit diesen technischen Sachverständigen und mit den Kriegsoffizieren, mit den naturgewachsenen Kriegern, die als ungediente, gewöhnliche Soldaten 1914 einrückten und kraft ihrer Tüchtigkeit, ihrer kriegerischen Bewährung und ihrer technischen Kapazität gerade im Tankkorps phantastische Karriere machten (innert zwei Jahren vom Soldaten zum Obersten!) machte Generalmajor J. F. C. Fuller sehr gute Erfahrungen. Er selbst war ein alter Berufsoffizier, Infanterist von Hause aus, der schon in Südafrika mitgekämpft hatte und den man zu Anfang des Krieges in irgendeiner Territorialdivision in der englischen Provinz vergraben wollte.

Für Fuller bedeutet die Verwendung des Tanks eine ganz ungeheure Ersparnis von Menschen, von Infanteristen und Artilleristen. So schreibt er u. a.: « In der Schlacht bei Passchendaele waren 121,000 Artilleristen für einen Angriff auf einer Front von 15 Kilometern erforderlich. Bei Cambrai wurde die Arbeit, die normalerweise den Artilleristen zukam, von 4100 Tank-Offizieren und -Mannschaften auf einer Front von 11 Kilometern geleistet. »

Die Erinnerungen Fullers muß jeder lesen, der sich vom wirklichen Krieg ein Bild machen will. *H. Z.*

Comment l'on envisage certaines questions militaires à l'étranger

A cet article très intéressant, la rédaction du périodique ajoute que l'idée exprimée par le major Kuebler mérite d'être prise en considération, et elle rappelle que des suggestions analogues avaient été émises déjà par Frontkritikus dans le même périodique; la conclusion de Frontkritikus est alors reproduite au-dessous de l'article du major Kuebler. Nous la reproduisons en entier ci-dessous vu son intérêt:

« C'est une question de volonté. Si l'on croit devoir s'en tenir au point de vue que dans des exercices pas un soldat doit être blessé, voire pas tué, alors il faut conserver les mêmes prescriptions, car il existe, certes, une possibilité d'avoir des blessés à l'occasion des exercices qui viennent d'être décrits, quelques soins qu'on prenne.

Mais on ne peut se demander si la vie d'un soldat en temps de paix a une telle valeur qu'elle empêche l'instruction de la troupe conformément aux exigences de la guerre dans les branches importantes du maniement complet des armes. Il est vraisemblable que l'homme sacrifié en temps de paix sauvera la vie de nombreux camarades à la guerre et, en fin de compte, celui-là ne sera pas mort autrement pour sa Patrie que les autres, auxquels on demandera le sacrifice de leur vie peut-être peu de temps après. On peut aborder aujourd'hui ces questions de toute autre façon que pendant l'avant-guerre ou les époques de l'après-guerre pacifiste où des cris d'effroi seraient partis tout aussitôt à l'égard du militarisme brutal, si jamais un soldat avait été seulement blessé.

Aujourd'hui, les drapeaux s'inclineraient silencieusement avec respect et les camarades auraient devant les yeux la notion de tout le sérieux que comporte la profession militaire, et ceci serait utile. Dans l'instruction de l'aviation bien des soldats laissent leur vie et personne ne tempête contre la méthode d'instruction; l'instruction des troupes motorisées ne va pas non plus sans pertes. Pourquoi donc protégerait-on aussi étroitement l'arme principale qu'est l'infanterie? Il n'est point de doute que tout cela se pratique aux dépens d'une instruction conforme aux exigences de la guerre. Les mesures de sécurité actuellement en vigueur doivent donc être soumises à une revision aussi fondamentale que complète. »

L'importance de l'alimentation des troupes à la guerre.

Dans le « Militär-Wochenblatt » le capitaine Lenz, de l'école d'infanterie, a dernièrement traité des questions de l'alimentation des troupes en cas de guerre.

Son article, très intéressant au point de vue pratique, est divisé en paragraphes dont nous donnerons ci-dessous une analyse succincte:

I. Dans les dernières années de la guerre mondiale, écrit le capitaine, la victoire s'est souvent rapprochée de nos armes et cependant elle nous a finalement échappé.

Pourquoi cela, attendu que les préparatifs avaient été poussés à l'extrême, que l'infanterie, bien dressée et bien appuyée, démarrait parfaitement pour l'assaut et avançait en méprisant les effets du feu de l'ennemi?

Tout simplement, répond le capitaine, parce que cette infanterie assaillante avait atteint les dépôts de vivres de l'ennemi et qu'elle ne pouvait pas les dépasser; le soldat croyait avoir remporté la victoire en atteignant ces dépôts et aussitôt il se mettait en mesure d'en profiter.

C'était la faim qui le poussait à agir ainsi et les soldats eux-mêmes, avant l'attaque, murmuraient: « Vite à l'ennemi! Là il y a tous les vivres qu'il nous faut; au moins allons-nous manger à notre faim. » Et l'auteur de terminer ce premier paragraphe par ces mots: « Le soldat allemand voulait vaincre, mais il voulait aussi manger à sa faim. »

II. Sur la Marne, en 1918, écrit l'auteur, trois semaines avant l'attaque, le troupier allemand ne recevait par jour (à partir du 15 juillet) que 350 grammes de biscuit et 150 grammes de pain, plus quelques légumes secs, souvent sans viande pour le repas de midi et, avec ce régime alimentaire, il fallait faire tous les travaux préparatoires à l'attaque et c'était ayant faim que le soldat partait à l'assaut...

Un jour, l'auteur, avec le restant de son peloton, poursuivit l'ennemi en retraite; mais, le lendemain matin, il fut rappelé *trois kilomètres en arrière* pour rejoindre son bataillon qui s'était arrêté pour manger. La faim obligeait le bataillon à manger, s'écrie l'auteur, qui regrette encore les précieux trois kilomètres qu'il avait pu gagner.

III. Il faut, à la guerre, régler autrement l'alimentation de la troupe combattante, écrit le capitaine Lenz; il faut que l'officier et le soldat qui vont au combat reçoivent la même nourriture substantielle et il faut leur assurer un supplément; un fantassin qui fait son étape, un sapeur qui construit un pont ont besoin de plus de nourriture qu'un infirmier à l'hôpital ou un secrétaire à l'arrière:

Il faut que chacun ait le sentiment que la nourriture est justement distribuée.

IV. Dans une marche à l'ennemi il n'y a pas de difficultés spéciales dans ce domaine, car l'ennemi n'a pas le temps de tout détruire, mais il faut auprès des troupes avancées *des éléments de police* pris dans la réserve de commandement et qui assurent la répartition des vivres trouvés en territoire ennemi; ces éléments doivent être tout particulièrement énergiques et pourvus d'instructions très nettes; *il faut aussi des éléments de police près des compagnies qui, dans les haltes, s'arrêtent près de villages.*

V. Pour ce qui est *du combat* et des *troupes* combattantes, il faut, là aussi, un élément de police pris sur la réserve de commandement et muni de rigoureuses instructions; cet élément doit marcher au milieu des troupes combattantes, surveiller le terrain intermédiaire et les magasins de vivres installés par l'ennemi.

Avant d'aller à l'attaque, il faut que le fantassin *ait le ventre plein;* il faut qu'il soit pourvu abondamment de vivres pour toute l'attaque; il faut aussi qu'il soit persuadé que c'est à lui que reviendront tous les suppléments de vivres ou de friandises pris sur l'ennemi et à lui seul et non à ceux qui le suivront. Il faut que la troupe qui a fait un butin ait sa bonne part de ce butin.

VI. Si un soldat est bien et abondamment nourri, il supportera mieux quelques insuffisances pendant quelques jours, mais il ne les supportera pas s'il a été presque toujours affamé auparavant.

VII. Il faut préparer le soldat à ces éventualités dès le temps de paix par un enseignement approprié; il faut que la troupe sache qu'elle ne doit point, dans son action offensive, s'arrêter près des dépôts qu'elle trouve, car ce n'est pas ainsi que la victoire peut être gagnée; si, d'autre part, les chefs à tous les degrés de la hiérarchie observent et font observer strictement cette consigne, à l'avenir nos attaques seront couronnées de succès.

VIII. *Conclusions:*

1. Il faut assurer le ravitaillement de telle sorte que le soldat se sente justement traité, soit parfaite alimentation et suppléments en faveur de la troupe combattante;

2. Surtout excellente nourriture et distribution accrue de vivres avant de grandes attaques;

3. Réquisition de tous les dépôts de vivres par des éléments de police adjoints à la troupe avancée; répartition du butin en partie comme suppléments à la troupe qui a fait elle-même ce butin.

Aussi bien faut-il que tout se passe en temps de paix pour qu'en temps de guerre l'intérieur ne se nourisse pas seul, mais qu'il ravitaille surtout bien l'armée en opérations.

La liaison infanterie-artillerie

L'un des buts principaux que se proposent d'atteindre nos divisions en accomplissant respectivement tous les quatre ans des manœuvres dans le secteur qui leur est normalement dévolu, est sans aucun doute l'amélioration de la collaboration des diverses armes dans l'effort commun. Parmi tant de liaisons qui toutes ont une grosse importance dans le jeu du commandement, il en est une cependant dont la nécessité est telle qu'elle peut à elle seule, par son bon ou mauvais fonctionnement, décider du sort d'un combat. Nous avons nommé la liaison infanterie-artillerie, à laquelle, semble-t-il, on n'a pas toujours attaché *toute* l'attention désirable. Cela est si vrai que nombre d'officiers d'infanterie ignorent encore en manœuvres l'artillerie qui leur est attribuée et considèrent l'officier de liaison artilleur qui les suit comme un chien fidèle, comme un encombrant personnage qui vient compliquer la tâche du commandant d'infanterie.

Lors des récentes manœuvres de la Ire division, le colonel commandant de corps Guisan a souligné, dans sa critique, que les liaisons n'avaient pas donné toute satisfaction et qu'en 1934 ells avaient mieux fonctionné. Certes, nul autre que le brillant directeur des manœuvres de la Ire division ne pouvait être mieux placé pour apprécier d'une manière générale le fonctionnement des liaisons, cependant on nous permettra de dire ici ce que nous avons observé à ce sujet dans un cadre très restreint il est vrai, en suivant l'action du groupe motorisé de canons lourds qui était attribué au parti rouge que commandait le colonel divisionnaire Combe, cdt. de la Ire division.

Ce groupe, composé de deux bttr. de canons de 12 cm, avait à sa disposition, outre ses liaisons organiques (moyens de transmission: téléphone et postes optiques), quatre postes radiotélégraphiques fournis et desservis par la cp. radio attribuée au parti rouge. Avant d'entrer dans le vif du sujet, soit l'emploi par l'artillerie de ces postes radio, il nous paraît utile de rappeler brièvement ce qu'est en réalité la liaison infanterie-artillerie.

Une liaison permanente est nécessaire pour assurer la collaboration des différentes instances de commandement et partant, la collaboration des différentes armes. Elle est réalisable par le moyen d'agents de liaison de toute confiance, intelligents, et par une transmission rapide et sûre. La liaison entre l'infanterie et l'artillerie doit permettre à cette dernière d'adapter son feu aux mouvements de la première selon ses désirs. C'est pourquoi chaque bttr. d'artillerie doit pouvoir disposer d'un officier de liaison destiné, dans le cas ou une autre tâche spéciale ne lui a pas été confiée, à rechercher la liaison avec l'infanterie et établir ainsi, grâce au moyen de transmission dont son commandant l'a préalablement pourvu, une relation constante entre l'artillerie qu'il représente et l'infanterie au profit de laquelle cette artillerie doit travailler.

Dans beaucoup de cas, le téléphone n'est pas le moyen de transmission à employer, « l'optique ou l'agent de liaison rendront souvent de meilleurs services » dit un règlement d'artillerie encore en vigueur aujourd'hui. Or l'expérience a prouvé depuis longtemps que les liaisons par fil, qui sont extrêmement rapides mais très fragiles en temps de guerre, sont pratiquement irremplaçables — du moins en artillerie — par des liaisons optiques parce que trop lentes et trop dépendantes du terrain. D'autre part, outre sa lenteur, une liaison par coureurs a cela d'incertain: c'est qu'on ne sait jamais si les agents porteurs d'ordres ou de messages arriveront à leur but. La liaison infanterie-artillerie, de laquelle dépend en de nombreuses circonstances, la sécurité des troupes de première ligne, est trop importante pour qu'on ne songe pas à lui assurer une transmission extrêmement rapide, constante et sûre. C'est là qu'intervient la radio et qu'elle est à même, en plus des tâches qu'elle doit remplir pour les organes du haut commandement, de rendre des services inappréciables dans la liaison infanterie-artillerie.

Pendant les manœuvres de la Ire division, le groupe de canons lourds dont nous avons parlé précédemment, ainsi du reste que d'autres unités d'artillerie de campagne sauf erreur, a utilisé ses postes radio comme moyen de transmission pour la liaison infanterie-artillerie et, le colonel cdt. de corps Guisan voudra bien nous l'accorder, cette liaison a donné pleine et entière satisfaction aussi bien à l'infanterie qu'à l'artillerie, alors qu'en 1934, les officiers de liaison de ce même groupe qui n'avaient alors à leur disposition qu'une liaison optique, furent bien loin de rendre les mêmes services.

Il est évident que lorsqu'il s'agit simplement de déclencher un feu préparé, suivant les circonstances et selon l'entente préalable entre l'infanterie et l'artillerie, une simple fusée tirée au moment voulu par l'officier de liaison sera amplement suffisante, de même qu'une